

RELIGIONS ET MODERNITÉ

Les 17 et 18 juin 2011 s'est tenu au Palais des Rois de Majorque de Perpignan le V^o Parlement Catalan des Religions sur le thème **Religions et Modernité**.

Les lignes qui suivent ne sont pas un résumé des différentes interventions qui y ont été proposées ; les **Actes** des communications présentées seront publiés aux Presses Universitaires de Perpignan en 2012 et vous êtes invités à vous les procurer et à les lire. Le but, ici, est simplement de vous proposer quelques unes des idées qui y ont été développées par les scientifiques : philosophes, sociologues, anthropologues, théologiens, puis débattues lors des séances par les différents conférenciers, intervenants et membres de l'assistance. Il ne s'agit pas non plus nécessairement d'une relation objective des idées telles qu'elles ont été exprimées, mais plutôt telles que je les ai ressenties personnellement et plus ou moins arbitrairement regroupées. Trois aspects seront successivement évoqués : modernité, religion et postmodernité.

Modernité

Qu'est ce que la modernité ? Plusieurs définitions peuvent en être données. Ainsi, selon le philosophe Marcel Gauchet la modernité est l'époque de « *sortie d'un monde où la religion est structurante, où elle commande la forme politique des sociétés et définit l'économie du lien social* » (*La Religion dans la Démocratie*, Gallimard, Paris, 1998). On passerait ainsi d'un monde de l'hétéronomie à un monde de l'autonomie, un monde dans lequel les hommes, par leur seule raison, se donnent leurs propres règles. Le politique et le droit prennent ainsi progressivement la relève de la religion dans l'organisation de l'être-ensemble. L'ordre social n'est plus proposé par la religion mais par le politique ; la modernité est ainsi le projet d'imposer la raison comme norme transcendantale à la société.

Depuis quand la modernité est elle perçue comme définissant les règles du jeu de la vie sociale ? Là encore, les avis divergent. En histoire, la modernité est associée avec l'Époque moderne ou « *Temps Moderne(s)* ». L'**époque moderne** – ou les **temps modernes** – couvre la période historique commençant à la fin du Moyen Âge, généralement placée en 1453 ou en 1492. Pour certains, elle commencerait en 1453 avec la prise de Constantinople par l'Empire ottoman. Pour d'autres, elle commencerait au siècle des Lumières, ou à la Révolution française. Avec la fin de celle-ci débiterait l'époque contemporaine. Cependant, certaines de ces affirmations font l'objet de discussions et de débats, par exemple Guizot fait commencer la modernité en 1421 et Illich au XII^e siècle.

La modernité n'est pas le passage du théocentrisme à l'anthropocentrisme, elle permet à la raison de fonctionner, de s'interroger, de comprendre, de s'exprimer. Elle peut aussi faire la critique de certains de ses propres succès matériels !

Faut-il parler de modernité (au singulier) ? N'y a-t-il pas des modernités ? La modernité occidentale, qui n'est d'ailleurs pas identique en Europe et aux USA n'est pas la même que la modernité qui se développe au Moyen Orient ou en Chine. On peut aussi dire qu'il y a des modernités politiques, économiques, sociales, culturelles, éducatives, sexuelles... La modernité est complexe et a de multiples visages : juifs, chrétiens, musulmans ou bouddhistes ne réagissent pas de la même manière face à la modernité.

La modernité est en crise de valeurs. Succédant à l'hétéronomie, l'autonomie à laquelle la modernité a conduit l'homme, l'a aussi mené à la deuxième guerre mondiale et aux camps de concentration, à l'effondrement de sociétés matérialistes comme le marxisme. On peut alors s'interroger : l'homme peut-il se passer de transcendance ?

Religion

La modernité fait-elle disparaître la religion ? Deux hypothèses contraires peuvent être proposées (Philippe Gaudin) : Pour l'une, la religion c'est le passé. Ainsi, le marxisme a

considéré la religion comme un phénomène social obsolète contraire au progrès social. Pour l'autre, la religion est présente aujourd'hui et trouve sa légitimité dans l'espace public.

Le déclin des pratiques cultuelles et des vocations sacerdotales dans les sociétés d'Europe occidentale semblent signifier l'effacement du phénomène religieux et la sécularisation de la société. Pour faire bref (cela mériterait d'être développé) nous dirons que cet effacement ne se produit pas en Amérique et en Afrique par exemple. Et même dans le Tiers Monde on assiste à un réinvestissement social du religieux qui pourrait se percevoir comme une réaction de rejet de l'assujettissement sociétal, culturel et économique imposé par le colonialisme.

La modernité ne fait pas disparaître la religion qui n'est pas réduite à la seule sphère du cultuel et on ne peut nier ou négliger sa présence, même aujourd'hui, dans toute activité créatrice de l'homme : art, littérature, poésie, musique... Avec la modernité la religion se reconstitue autrement car elle correspond à un besoin intellectuel, social et politique. Intellectuellement, la modernité ne signifie pas l'extinction des religions et le triomphe de l'athéisme. La raison ne rend pas la religion caduque ; le raisonnement l'interroge et participe à sa compréhension. Socialement, l'homme qui ne sait pas où il est et se demande d'où il vient se retourne vers ses racines historiques, ethniques, linguistiques, religieuses. Sur le plan politique, l'image de l'homme ne peut pas être défigurée, la préoccupation éthique demeure avec certaines règles qui sont aujourd'hui déficitaires. L'homme a besoin de spiritualité qui est partie constitutive de l'individu ; celle-ci serait en perte de vitesse et ne peut se redéployer qu'à travers les religions qui redonnent de l'âme à nos sociétés matérialistes.

Aujourd'hui, la religion n'est plus inspirée par la pression sociale qui ne l'impose pas comme autrefois. On n'a plus besoin d'elle pour avoir et tenir sa place dans la société. Désormais, la croyance, la religion, doivent faire l'objet d'un choix réfléchi, d'une décision délibérée, d'un acte personnel de croire ; elle n'en est que plus forte et plus profonde. Le religieux est moins encadré par les institutions, les hiérarchies. Lié à la modernité, le grand changement a donc été de passer d'une religion par héritage à une religion par choix personnel. On pourrait aussi dire qu'une des conséquences de la modernité, et même dire qu'une de ses caractéristiques, est la pluralité des religions dans un même lieu.

Par ailleurs, la religion, et la modernité elle-même, sont passées d'un temps de certitudes à un temps de doutes, de questionnements, d'incertitudes. Nous ne sommes plus face à une seule réalité, à une unique vérité mais nous sommes confrontés à des perspectives de réalité et de vérité. Avec la modernité le processus de croyance et la situation de l'homme face à la transcendance ont évolué. Où en sommes-nous ?

Postmodernité

Faut-il parler de *postmodernité*, d'*ultramodernité*, de *surmodernité* ? Le mot choisi importe-t-il ? Que recouvre notre réalité quotidienne ? Aujourd'hui nous assistons à une autre modernité, à une radicalisation de la modernité avec un questionnement et un doute permanents dépassant l'unique cadre des religions. Beaucoup de personnes aujourd'hui croient moins aux capacités de la raison, du politique et du progrès à apporter, eux-seuls, le bonheur. Nous constatons quotidiennement que les idéaux séculiers, économiques, politiques sont discrédités. L'actualité nous le démontre chaque jour. Nous évoluons dans une logique d'incertitudes, non seulement sur les plans économique ou politique mais aussi éducatif, culturel, bioéthique... En quelque sorte, la modernité est démythifiée.

Le pluralisme s'accroît ; l'homogénéité n'est plus dominante. Nous assistons de plus en plus à une valorisation, voire une exacerbation des différences et, en même temps et peut-être paradoxalement, à la réaffirmation des identités dont les excès peuvent aboutir, dans quelques cas, au communautarisme. D'une certaine manière, la mondialisation effective et inéluctable, appartient à la modernité. Sur le plan sociologique, on constate l'irréversibilité de la mondialisation et on assiste simultanément à l'affirmation du pluralisme et de la singularité

ainsi qu'a un individualisme et un égocentrisme qui ont tendance à s'exacerber avec pour conséquence, soit la mise en avant de l'ego, soit le repli sur soi-même.

Aujourd'hui, plus que jamais, les êtres humains ont besoin de s'humaniser. Les religions ne sont pas obsolètes, elles réapparaissent selon Jean-Paul Willaime, « *comme de véritables ressources symboliques et spirituelles qui peuvent éviter à la modernité de s'auto dissoudre dans un relativisme généralisé* » (in *Sociologie des religions*, p.108). Des philosophes ont imaginé une sorte de religion laïque de l'humanité destinée à se substituer aux religions traditionnelles. Mais cela ne se fait pas avec de l'abstraction. Cela se fait avec de l'amour, du partage, de l'espérance, de l'art. L'art est aussi un facteur d'humanisation de l'homme. La vanité des religions serait de ne pas tirer de leçons de la modernité qui est principalement le fait d'exercer son jugement.

En guise de conclusion personnelle : Nous l'avons dit plus haut : la raison ne rend pas la religion caduque ; le raisonnement l'interroge et participe à sa compréhension. La foi n'exclut pas la raison. Jean-Paul II rappelle que : *« dans la divergence entre foi et raison s'exprime l'un des grands drames de la culture actuelle : il faut proclamer que la foi "ne craint pas la raison, mais elle la recherche et elle s'y fie."* (Jean-Paul II, Le 19 octobre 2008). Pour Jean-Paul II : *« foi et raison sont les deux ailes qui permettent la contemplation de la vérité »*. Le concile Vatican II dans la Constitution pastorale sur *« l'Église dans le monde de ce temps » Gaudium et Spes* (§ 62) proclame qu'il est souhaité que *« de nombreux laïcs reçoivent une formation suffisante dans les sciences sacrées et que parmi eux plusieurs se livrent à ces études ex professo et les approfondissent. »* Pour le laïc aujourd'hui, approfondir sa foi est une nécessité pour *« rendre compte de son espérance »*. C'est un retour aux sources du message des apôtres : Saint Pierre demandait déjà d'être capable *« de rendre raison de la foi et de l'espérance »* qui nous habitent *« avec douceur et respect »*. (1, P 3,15).